

SCÈNE

Avec amour et rage

Sur le campus de l'Unil, La Grange, rénovée, multiplie les rencontres entre chercheur·euses et artistes. Petite sociologie de l'engagement avant une table ronde sur les récits de zadistes.

JEUDI 10 MARS 2022 CÉCILE DALLA TORRE



Une zadiste sur la colline du Mormont, à Lausanne, photographiée par Nora Rupp, qui a saisi des moments de vie créatifs. La Grange - Centre Arts et Sciences de l'Unil revient ce week-end sur cette expérience. NORA RUPP

RENCONTRE L'engagement pour un futur meilleur, du vivant et du non-vivant, est désormais au cœur de La Grange, rebaptisée Centre Arts et Sciences depuis l'arrivée de sa nouvelle directrice, Bénédicte Brunet. Ce week-end, au sein de l'université de Lausanne, le lieu rénové propose une double affiche autour des luttes écologiques

actuelles, notamment. A commencer par la lecture performée et participative *Nous sommes partout*, jusqu'à samedi, qui donne voix aux combats antifascistes, féministes, LGBTIQIA+, anticapitalistes, antiracistes, antispécistes, etc.

Entre octobre 2020 et mars 2021, l'actualité lausannoise a été marquée par six mois de lutte sur la Zone à défendre du Mormont, première Zad de Suisse, contre l'extension de l'activité extractive du cimentier Holcim, l'une des plus polluantes du pays.

La table ronde «Habiter autrement – Récits et imaginaires de la Zad» reviendra sur cette expérience inédite, donnant la parole à deux zadistes. Michel Thévoz, historien de l'art, écrivain et ancien directeur de la Collection de l'art brut, à Lausanne – dont *Le Courrier* a publié quelques impressions de la Zad dans son édition du mercredi 24 mars 2021 – en décryptera les enjeux politiques et esthétiques, aux côtés de la photographe Nora Rupp.

Cette rencontre inaugure le nouvel Observatoire sur les récits et les imaginaires de l'anthropocène (ORIA), fondé au sein du Centre de compétences en durabilité de l'Unil. «Je me suis rendue compte que l'Observatoire et les collectifs de *Nous sommes partout* partageaient un même corpus de textes. D'où l'idée de faire circuler la matière qui nourrit la recherche scientifique et artistique», explique Bénédicte Brunet (lire ci-dessous).

Sur place, nous avons rencontré la chercheuse Célia De Pietro, coanimatrice de la table ronde. Depuis plus d'un an en tant que membre de l'ORIA, elle collabore avec la photographe Nora Rupp afin de faire circuler les souvenirs de la ZAD du Mormont. Dans leur dispositif *Quelque part sur la ZAD*, on peut entendre des zadistes (se) raconter la vie sur la colline par petits groupes à partir des photographies de Nora Rupp. Dans le cadre de sa thèse en sociologie, Célia De Pietro effectue une recherche lui faisant porter une double casquette: doctorante en sociologie et membre du mouvement Extinction Rebellion (XR). Elle y interroge les émotions suscitées par la militance au sein de ce mouvement écologiste fondé à Londres en 2018. XR prône la désobéissance civile et des actions non violentes face à l'inaction gouvernementale devant la destruction de la planète. Alors que des procès de militant·es sont en cours, elle nous éclaire sur ses travaux. Interview.

Avez-vous d'abord intégré Extinction Rebellion ou démarré la sociologie?



Célia De Pietro: Au moment où j'ai commencé ma thèse, j'avais peu de connaissances sur Extinction Rebellion. J'ai rejoint le mouvement afin de travailler sur les mobilisations pour le climat de manière générale. Je ne savais pas encore par quel biais entrer et il fallait trouver le bon terrain. C'est souvent le terrain qui nous trouve!

Dans quel but l'avez-vous rejoint?

Ce qui m'intéresse, ce sont les ressorts émotionnels de l'engagement politique. D'où le titre de ma thèse *Avec amour et rage*. On signe les messages au sein d'XR avec cette expression ou par les mots «Avec amour et détermination». J'ai intégré XR il y a plus de deux ans et je suis toujours convaincue que les émotions sont au centre du mouvement. Elles sont mobilisées très souvent. J'ai choisi la posture de chercheuse et de militante, parfois difficile, car ce qui me motive est entre autres la notion d'apprentissage militant.

Est-il fréquent au sein d'XR de posséder une double casquette comme la vôtre?

Il est arrivé que des personnes viennent observer le mouvement pendant quelques mois. J'ai cinq ans pour faire ma thèse. Une enquête sur le long cours établit une forme de confiance. Ce qui ne m'empêche pas d'être critique.

Comment travaillez-vous de votre point de vue de chercheuse?

En plus d'une ethnographie que l'on pourrait qualifier de «classique», j'adopte une méthodologie particulière: l'autoethnographie. Je m'auto-observe, je remplis des carnets sur lesquels je reviens pour voir une forme d'évolution. Cela demande de faire des pas de recul et de partager ma recherche souvent, avec ma directrice de thèse Laurence Kaufmann, des collègues ou avec les militant·es.

L'action d'XR, que vous menez et étudiez, est-elle circonscrite à Lausanne?

Mon terrain de base est la section lausannoise d'XR. Mais dans les faits, ce n'est pas totalement vrai. Nos liens s'étendent à XR Suisse. Et nous avons eu des moments de discussion notamment avec les sections de Neuchâtel et du Valais. Les frontières ne sont pas rigides: des personnes sont impliquées dans plusieurs sections à la fois. Nous avons aussi noué des liens avec les collectifs de la grève féministe, de la grève du climat ou avec la Zad. Il s'agit de tout un réseau militant, ce que je trouve fascinant. Si on reste extérieur·e, c'est difficilement préhensible.

Qu'est-ce qui motive votre recherche?

Je tente d'observer comment on est affecté·e par l'action de militer, comment grandir avec le militantisme, avoir d'autres rapports à soi, à l'autre, à l'environnement.

Vous allez modérer la table ronde de vendredi avec des zadistes. Avez-vous participé au mouvement?

Je suis passée sur la Zad, je l'ai observée mais je n'ai jamais été zadiste. J'y ai rencontré la photographe Nora Rupp. Elle a pris plus de 10'000 photos, comme celles de zadistes en train de casser la glace le matin dans le froid. Un travail ethnographique considérable. L'évacuation a été largement médiatisée, mais on a eu peu d'occasions de voir de belles images de la vie qui s'y déroulait.

La Zad française de Notre-Dame-des-Landes a été démantelée après une quarantaine d'années d'occupation. Une Zad est par essence destinée à se dissoudre.

Ce sont des combats très situés tout en portant des critiques globales. En six mois, on met des choses en place. Concrètement, par des plénières et assemblées, ces lieux interrogent notre vivre-ensemble. Il faut du temps pour y parvenir. C'est très questionnant sur nos sociétés. Qu'apprend-on d'une Zad? Comment peut-on intégrer une réflexion sur la manière de vivre ensemble différemment?

Comment appréhendez-vous la tension entre illégalité d'une action et défense d'une cause environnementale légitime?

Très peu de zadistes ont été jugés pour le moment en Suisse. La justice est plutôt allée dans leur sens et elle est maintenant en suspens. Quel est le poids d'une décision de justice? Cela fait peur aux militant·es et fait peser une épée de Damoclès sur leur tête, ce qui peut les pousser à modifier leur manière de militer. Etre embourbé dans des procès est très démoralisant. Dans le procès des 200, qui implique de nombreux·et nombreuses militant·es d'XR, les condamnations tombent par petits groupes et c'est assez éprouvant sur la durée. Se mettre en lien avec des avocat·es implique aussi un travail considérable, particulièrement chronophage. Le collectif prend toute son importance ici pour y trouver soutien et énergie.

Un vrai don de soi?

On met sa vie privée en retrait. Pour une partie d'entre elles et eux, leur vie est dans le militantisme.

La vie ne se distingue-t-elle plus de l'engagement?

Il faut souvent mettre de côté ses opinions politiques pour passer un bon moment, par exemple, lors d'un souper entre amis. Il y a une grande fatigue de devoir se justifier rapport à ses choix. Cela crée beaucoup de souffrance et de situations où on va finalement choisir l'entre-soi. Beaucoup ont conscience que ce n'est pas ce qu'il faut faire, mais cela devient un besoin. Quand on a une deuxième semaine de militantisme, c'est trop lourd à porter.

Le collectif n'a-t-il une «identité» que par les valeurs qu'il défend?

Extinction Rebellion fonctionne en partie comme cela. Le mouvement s'est construit autour de valeurs partagées. Il existe aussi des collectifs qui se rapprochent de communautés, ce qui peut conduire à des dérives lorsque les valeurs sont très cristallisées. Au sein d'XR, beaucoup de liens se sont mis en place afin de se questionner. J'observe la volonté de toujours rediscuter les valeurs, quitte à entrer en conflit. On en a souvent peur. Mais éviter le conflit, c'est foncer droit dans le mur.

Comment analysez-vous le rapport à la violence, celle perçue de l'extérieur, et celle subie par les militant-es?

La violence se pose sur une sorte de continuum. Dans un procès en l'occurrence, parce que du gros matériel de blocage a été utilisé, une partie de la justice y voit de la violence. Savoir quel acte peut être perçu comme violent et par qui est intéressant pour la recherche: où est la violence lorsqu'une pierre est lancée sur un policier qui possède une arme? Comment défendre l'environnement, qui ne peut se défendre seul, quand des institutions sont habilitées à punir et à utiliser des armes? XR est et restera un mouvement non-violent, c'est dans ses principes et valeurs, mais le mouvement ne remet pas en cause l'utilisation de formes de violence dans certaines situations par d'autres collectifs.

Dans un article, vous interrogez l'impossibilité de corps en lutte dans l'espace public, et de fait notre idéal démocratique.

Tout le monde ne peut pas lutter sur le terrain. Il y a des empêchements. Des personnes sans papier ne peuvent être dans la rue. XR reste un mouvement légal, auquel on peut donc participer sans risques. Beaucoup de personnes atteintes de troubles divers ne peuvent pas agir comme elles voudraient. Mais on peut militer depuis chez soi. Chaque militantisme est bon à prendre. Nous avons des retours de personnes qui restent en «soutien» et se sentent investies. Sans une personne qui tient les comptes, le collectif ne vit pas. Il y a plein de rôles à occuper.

Au final, vous pérenniserez le mouvement par votre thèse. Comment le vivez-vous?

Je suis contente de créer une trace du mouvement dans une période donnée. Extinction Rebellion fera toujours partie du militantisme lausannois. D'autres mouvements locaux comme ATTAC ont eu une place importante. Marquer l'histoire des mouvements est primordial. Et si Extinction Rebellion devait disparaître, ses membres continueraient de lutter. La question est: est-ce la meilleure structure dans laquelle s'intégrer? Les personnes qui en font partie pensent que oui. C'est un mouvement totalement horizontal. Décider prend du temps, c'est parfois compliqué.

Quel est votre rapport à l'engagement?

J'ai pris goût au militantisme. Je vais être militante toute ma vie. Il y aura toujours quelque chose pour quoi lutter malheureusement. C'est parfois difficile, d'où un sentiment de tristesse et de déprime. Mais par le collectif, on diminue cette tristesse. On se rend compte que notre colère est partagée.

Une raison d'être du collectif?

Oui, de la même manière qu'on se situe autour du registre de la joie lorsqu'on fait partie d'une chorale. Pas de doute que le partage émotionnel est essentiel.

Enfin, l'engagement devient-il identitaire?

On devient porteuse de formes de lutte. Quand on est la féministe ou l'écolo du bout de table, ça commence à faire partie de notre identité. Et ça peut être fatigant de devoir se défendre. On passe d'un monde de valeurs à un autre monde de valeurs. Quand on est dans un seul de ces mondes, c'est certes plus facile, mais il est important de maintenir les possibilités de débats.

«QUELQUE PART DANS LA ZAD»

Célia De Pietro se passionne pour le partage d'émotions au sein de collectifs. Avec Nora Rupp, «passeuse de mondes» par la photographie, elle a conçu un dispositif visuel et sonore mêlant photographies et récits zadistes, intitulé «Quelque part dans la Zad». Les prémices de ce projet sont présentés tout le week-end dans le hall de La Grange. «Des zadistes ont lancé un appel pour récolter des traces. Le nouvel Observatoire sur les récits et les imaginaires de l'anthropocène de l'Unil, que nous inaugurons ce week-end, y a répondu. On s'est mis en lien avec des zadistes et avons commencé à recueillir des témoignages.»

Une cabane sur la Zad de la colline du Mormont. NORA RUPP

Pour leur projet «Quelque part dans la Zad», Célia De Pietro et Nora Rupp ont utilisé une technique d'entretien sociologique, constituant des groupes de trois ou quatre zadistes ou focus group. «Nous les avons invité·es à observer les photos et à en discuter. Nous choisissons par exemple une photo de la cuisine et les zadistes racontent. Pourquoi l'armoire à assiettes sales?» La table ronde est aussi une manière de se retrouver et de repartager des souvenirs, ou encore d'expliquer le choix de leur mode d'action. Il sera aussi question avec Michel Thévoz du rapport entre esthétique et lutte. «Sur la Zad, beaucoup d'espaces ont été esthétisés, des masques ont été créés. Pourquoi faire du beau dans la lutte? Pourquoi créer?» CDT

Nora Rupp exposera sa série de clichés de la Zad, «Cabane des possibles», dont une partie est visible sur son site, au Musée d'ethnographie de Neuchâtel cet été. Et d'ici là dans un lieu anarchiste et militant comme l'Espace noir de Saint-Imier, et au CUB-Fondation Culture du bâti, à Lausanne, ce printemps. www.norarupp.com

Ve 11, 16h30, Table ronde «Habiter autrement: récits et imaginaires de la ZAD du Mormont», gratuit sur inscription, La Grange, grange-unil.ch